Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV. PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 28 DECEMBRE, 1878. NO. 9.

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
$5,00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion ..... $1,00.
Par carré de chaque publication subséquente ..... 75.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.
St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Monton.
Nouvelle-Ibérie:—
Vacherie:—Morris Feitel.

NOUVEL AN.

Encore une qui tombe
Au fond du gouffre! Adieu,
Et silence à sa tombe:
Elle appartient à Dieu.

Mais dis-nous si l'année,
Qui s'avance à grands pas,
Est triste ou fortunée?
—Hélas! je ne sais pas.

Dans les plis de sa robe,
Etranges et discrets,
Elle cache et dérobe
Ses intimes secrets.

C'est l'année inconnue
Qui vient quand l'hiver mord,
Mais que nous voyons nue
Seulement à sa mort.

Toutefois il me semble,
Sentant son œil glacé
Sur moi, qu'elle ressemble
A celles du passé.

Et, fils jeunes et roses,
Si le joyeux printemps
Seme, à deux mains ses roses
Sur vos joyeux vingt ans,

Je sais bien, moi pauvre ombre,
Triste élu du malheur,
Qu'il me faut, pâle et sombre,
Marcher dans la douleur.

J. G.

LA TERRE TOURNE.

I.

Dans trois jours, mercredi à minuit, ou plutôt quand mardi finira pour faire place à mercredi, et que St. Sylveste s'endormira pour douze longs mois, vous pourrez honnêtement dire: Encore une qui disparait dans la profondeur des temps.

Ce sera une mort et une naissance.

Telle est la vie.

Les hommes meurent, les années meurent, les siècles meurent, mais il est toujours des hommes, des années et des siècles.

C'est ce qu'on nomme l'éternité.

Et la vie est éternelle comme Dieu.

Mais qu'est donc une année, une simple année de douze mois, pour l'éternité sans commencemet, sans fin et sans rivages?

En comparant cette année à une goutte d'eau de l'Océan ou des Océans, nous comparons mal, et les grains de sable de le mer ne seraient pas une meilleure comparaison.

Les étoiles du firmament ne suffiraient pas encore.

Car les gouttes d'eau, les grains de sable et les étoiles se comptent, et l'éternité défie tous les chiffres, tous les nombres et toutes les multiplications. C'est l'infini.

Une année n'est donc rien pour Dieu

Mas c'est cependant beaucoup pour l'homme.

Car nous n'en vivons qu'un certain nombre, et, pour être venus trois ou quatre mille ans après les patriarches, nous devenons très rarement des centenaires. La moyenne de notre existence est courte, et si vous retranchez l'enfance qui ne sait pas, le sommeil qui ne compte point et la vieillesse qui ressemble à l'enfance et n'a plus de dents, nous vivons excessivement peu, à peine deux outrois jours, pas assez pour savoir et pour remercier convenablement l'auteur de toutes les magnificences terrestres et de toutes les munificences célestes.

Quant à ces deux jours, comment les vivons-nous? Nous les gaspillons d'ordinaire de la façon la plus folle, et les sages eux-mêmes, si tant est qu'on en trouve, sont vis-à-vis de Dieu, de sa loi et de ses intentions, des fous d'une présomption singulière. Bien plus, comme si la vie n'était déjà point assez courte, et comme si nous n'en avions pas assez avec les maladies, les épidémies, les pestes, les médecins et la mort naturelle, nous nous entretuons comme sauvages, nous nous assassinons comme bandits, et quand nous avons remporté une bataille où quinze à vingt mille hommes ont perdu la vie, nous sommes victorieux, glorieux et resplendissants.

Tas d'imbéciles ou tas de gredins.

Qu'importe?

Dans trois jours, à l'inappréciable instant où minuit sonne, l'année 1878 mourra.

II.

Mais qu'aura donc été cette année?

Faisons une promenade autour du monde, comme Grant, et nous verrons.

Car Grant, ayant lu quelque part que son parrain Ulysse avait beaucoup voyagé dans son temps, s'est mis en tête, lui aussi, de voyager pour son instruction et de parcourir les royaumes, les empires et les républiques de la terre.

Il apprend les langues.

Les langues contiennent la civilisation des temps.

Mais tant qu'à faire, commençons par l'Europe, qui est encore la vieille terre de combat où frémissent les guerriers, où sonnent les épopées, où le travail du bras et le travail de l'esprit donnent au monde le spectacle de créations incessantes.

Et puis, c'est le sol des révolutions.

Et la révolution est l'effort, le mouvement, le travail, le progrès et la vie. C'est l'homme à l'œuvre. Ce sont les peuples en marche. La révolution est l'affirmation de l'humanité.

Que si le mot vous effraie, arrachez-lui l'r, et vous aurez évolution. Mais l'evolution est le grand principe de la vie, et si vous la supprimiez, comme certains le désirent, vous auriez l'immobilité ou la perfection. Car la perfection seule n'est susceptible ni de mieux ni de transformation.

Nous n'en sommes pas encore là, malheureusement, et des millions de siècles rouleront sur des millions de siècles avant que l'humanité ait atteint ce desideratum des cieux.

Or, en mettant le pied sur la vieille terre d'Europe, et en voyant ses œuvres de l'année, on trouve volontiers une mine singulière. Ses royautés et ses empires, pour le moment en paix, ou à-peu-près, n'ont pas l'air de se porter à merveille. Ils sont assurement de sombre humeur, et aucun d'eux n'a envie de rire.

Le czar de Russie, tout vainqueur qu'il est, ressemble plutôt à un ours qu'à un empereur. Du reste, on le dit un peu fou, et il est quelque chose comme pape grec, mais sans l'infaillibilité. Au demeurant, brave homme. N'a-t-il point, dans un beau mouvement peu commun aux empereurs, affranchi les serfs de son immense empire? Ne parle-t-il même pas de donner une constitution aux Russes? Mais les Russes l'inquiètent depuis quelque temps. Les Russes tuent ses préfets de police et ses généraux. Les femmes s'en mêlent. Il y a un vent de nihilisme et de révolution qui souffle présentement en Russie, et Saint Nicholas, le grand patron des Moscovites, ne sait pas trop s'il réussira à sauver l'empire. Car toute les classes russes ont à peu près perdu la foi au pape, au czar et au reste. Le despotisme donne pour résultat le nihilisme.

Alexandre a donc raison d'être soucieux.

L'avenir ne lui semble pas brillant, et il se dit que son successeur, si successeur il y a, ne chantera pas plus que lui des litanies grecques dans la mosquée de Sainte Sophie.

Il paraît aussi qu'il n'y a plus guère de roubles dans le trésor de St. Pétersbourg.

III.

Mais si le czar de toutes les Russies n'est pas joyeux, voulez-vous que le Sultan, son vaincu et son voisin, chante la chansonnette comique?

Les traité de Berlin a démembré le pauvre Sultan. Il ne se sent guère sûr à Constantinople. Son parlement lui donne du tintoin, ses femmes sont prises d'une étrange rage d'émancipation, et il ne peut plus, comme ses prédécesseurs, empaler ses vizirs, jeter ses esclaves à l'eau et parler comme Mahomet. Il a peur des Russes, des Autrichiens, des Monténégrins, des Grecs, des Anglais, de tout le monde. A vrai dire, si l'on n'a pas encore noyé ce misérable dans la Bosphore, ce n'est pas par sentiment d'humanité ou commisération, mais parcequ'il faut un muet pour garder Constantinople.

Et l'Autriche, une autre voisine de la Russie et de la Turquie?

L'Autriche, lente, rampante et perfide, s'avance tortueusement dans l'Est. Diminuée par la Prusse et par l'Italie, elle a mis la main ou la griffe sur la Bosnie et l'Herzégovine. Parlons-en. C'est là un magnifique chef-d'œuvre de perfidie. Car c'est elle qui a mis le feu à l'Herzégovine et à la Bosnie, au nom du patriotisme, et causé la guerre d'Orient. Mais elle n'a pris aucune part à la lutte. Au lieu de recevoir des coups, elle a préféré recevoir deux provinces. Seulement, pour prendre possession de ces deux provinces, qui voulaient s'affranchir des Turcs, il a fallu employer le fer et le feu pour les rendre autrichiennes.

Mais l'Autriche, pas plus aujourd'hui qu'hier, ne possede la veritable homogénéité qui fait les nations fortes, et son empire, comme tous les autres empires, la livre aux hasards et aux dangers des révolutions.

Car les rois et les empereurs ne sont plus ces hauts et majestueux personnages que la peur et la vénération rendaient quasi-divins, en qui les sujets et les peuples voyaient une autorité inviolable et redoutable, qui portaient l'épée, la poupre et la couronne immémoriale. Presque tous constitutionnels, bourgeoisement vêtus, dépouillés de prestige, ils sont à peine salués par les passants.

Disons aussi qu'on ne les aime pas.

Ce siècle leur est absolumsnt mauvais.

Combien en comptez-vous qui n'aient pas été le point de mire des régicides?

Dans ces derniers six mois, vous le savez, trois d'entre eux ont failli perdre le goût du pain: Humbert, roi d'Italie, Alphonse, roi d'Espagne, et Guillaume, empereur des Allemagnes.

Et si ces messieurs n'avaient point de police, marchaient comme vous et nous dans les rues, ne se fesaient point escorter dans leurs triomphes et leurs promenades, ils regneraient à coup sûr moins longtemps, et le métier de roi ou d'empereur finirait par devenir complétement detestable.

Il est même bien gâté.

Trois en six mois!

Et ce n'est pas la fin.

IV.

Qu'avait fait Humbert?

Rien de mal assurément.

Mais il paraît que l'Italie veut encore autre chose que son unité politique et nationale, et Garibaldi lui-même ne se sent plus de force à protéger et à soutenir la royauté qu'il a faite. L'Italie n'est plus sous la pensée de Cavour, qui est un fait, mais sous la pensée de Mazzini, qui est une espérance.

Quoi qu'il en soit, c'est imprudence aux républicains d'Italie de se montrer impatients, et de l'être. Quant aux fous du pays de Brutus qui s'arment du poignard contre la royauté, ils sont trois fois coupables et dangereux. Humbert n'est pas César. Il est libéral, généreux et patriote. Humbert, comme son pere, est une transition politique et nécessaire. L'unité italienne doit s'achever et s'affermir par lui. Des exigences folles et des attentats criminels, en poussant la royauté dans la voie des réactions, compromettraient l'œuvre magnifique de Cavour, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi. Il y a trop peu de temps que Rome est capitale de l'Italie pour qu'on allume et promène çà et là les torches de la guerre civile. Imitez plutôt le sage exemple de Léon XIII, qui se réjouit *in petto* de n'avoir plus qu'une couronne à son front et qui est un des sujets les plus fidèles du bon roi Humbert. Car Léon XIII voit bien que l'Italie est une grande nation, et il n'entend point croiser sa crosse de pape contre l'epée du roi.

Mais si le roi Humbert n'a rien fait pour mériter la mort, qu'a donc fait son voisin, le jeune Alphonse XII?

Car Alphonse XII, lui aussi, a failli tomber sous les coups d'un assassin.

C'est cependant sous son règne que la guerre civile a pris fin, que l'île de Cube a été pacifiée, que le peuple de la péninsule espagnole a chanté, dansé et joyeusement tué des taureaux. A la mort de la jeune Mercedès, charmante femme et douce reine, il y a eu deuil dans toute l'Espagne. Et Alphonse, dit on, est un roi pas trop mauvais, pas trop hautain, assez volontiers libéral, et qui ne demande pas mieux que de voir les Andalous contents et les Madrilènes heureuses.

Mais l'Espagne est encore malade de l'Inquisition. Il faut des siècles et des siècles pour se guérir radicalement d'une telle maladie. De semblables maladies vous font pour bien longtemps des mœurs absurdes et abominables, et c'est le diable pour en changer. L'Espagne, certes, ne manque ni de cœur ni de courage, ni même d'intelligence; mais l'Espagne, catholique de la mauvais façon, manque de raison et de philosophie. Le clergé, par habitude, y joue ou veut y jouer un rôle politique trop souverain. La liberté de conscience fait défaut à l'Espagne, et la tolérance. Il semble que Philippe II, le *démon du midi*, l'homme de l'Inquisition et des ténébreux pojets, pèse encore sur elle.

Mais l'Espagne, à l'heure présente, a dans Castellar l'un des plus généreux orateurs du siècle et l'un des plus éloquents défenseurs de la démocratie.

V.

Et qu'avait donc fait Guillaume, empereur des Allemagnes, pour que, coup sur coup, un ferblantier et un docteur l'aient visé comme un gibier des bois?

Sans son casque, certes, Guillaume était un empereur mort. Ce qui prouve qu'un casque est bon à quelque chose. Les pompiers en portent.

Ce que Guillaume avait fait!

Guillaume avait vaincu l'Autriche, vaincu le Danemark, vaincu la France, créé l'unité de l'Allemagne, créé l'empire germanique, donné des milliards au peuple, comblé ses généraux d'honneurs, habillé Gretschen en princesse palatine et porté le nom prussien au-dessus des astres. Il avait couché dans le lit de Louis XIV, avec ses bottes. Et il avait, comme il a encore, de Moltke pour maréchal et Bismark pour chancelier.

Car ce Bismark n'est point un homme ordinaire. En le nommant le Richelieu de l'Allemagne, nous l'avons bien nommé. Car s'il n'a pas la robe rouge du cardinal Richelieu, il en a la politique rouge et implacable. La force est son principe et son symbole. Il croit peu au droit, point à la liberté, nullement à la justice. C'est un protestant rouge. Et il disait dernièrement, oubliant Iéna, qu'il y a des peuples masculins et des peuples féminins, mais que les Allemands sont masculins et les Français féminins.

La masculinité, toutefois, pourrait bien être de la grossièreté, et la civilisation véritable, que nous sachions, n'est pas l'œuvre des krupps monstrueux. Les arts, les lettres, les sciences et l'industrie sont les signes de la vraie civilisation. En plus, on n'est jamais grand qu'à condition d'être libre; et c'est par la moralité, l'élévation dans les idées et les sentiments, la noblesse et l'heroïsme dans le caractère, le tout dans la lumière d'une sympathie humaine et d'une endresse chrétienne, que l'on possède réellement la supériorité. Ce qui n'est que masculin est rude, pour ne pas dire grossier. Une race qui ne posséderait que cette qualité, étant barbine, velue et dure, pourrait sans doute faire peur, mais n'inspirerait aucun amour. Les autres races la redouteraît et la fuiraient. Mais ce ne serait point la race élue, aimée, civilisatrice et reine. Et s'il n'est pas bon d'avoir des attaches trop féminines, on n'est pas absolument gracieux avec des mains et des pieds de mastodonte. Quant à Bismark, s'il est aimé par quelqu'un, c'est que son chien veut être une exception. Les hommes, inferieurs aux chiens, haïssent ceux qu'ils craignent.

Somme toute, l'empire d'Allemagne se porte mal. Berlin n'a ni fêtes ni gloires, ni Exposition, et le vieux Guillaume y règne par droit d'état de siège. Le peuple allemand est pauvre, se plaint, émigre. Les milliards de la France sont déjà mangés. Gretschen a vendu sa pendule. Et croyez-vous qu'il suffise d'une loi du Reichstag, d'emprisonnements, de persécutions et de proscriptions impériales pour étouffer la révolution qui gronde au fond du cœur allemand et la liberté qui veut sa part, sa place et son soleil!

L'empire d'Allemagne s'écroulera en 1879, au plus tard en 1880.

VI.

Mais si la liberté manque à l'Allemagne, et si le socialisme fait peur à Bismark, à de Moltke, à Guillame, à la vieille société des intrus, des repus, des privilégiés, des aristocrates et des despotes, ayant l'impardonnable audace de vouloir manger du pain et respirer un air qui ne sont point celui de la servitude, on n'a sans doute rien de semblable à signaler pour l'Angleterre.

Peut-etre.

Le gouvernement anglais est fort constitutionnel, les journalistes et les orateurs de Londres peuvent dire ce qu'ils pensent ou ne pensent pas, les flottes anglaises sillonnent toutes les mers, les colonies de la Grande Bretagne sont innombrables, le commerce et l'industrie du Royaume-Uni défient toute comparaison, on boit maintenant du vin du Chypre à Windsor, et la reine Victoria, impératrice des Indes, est à la veille de devenir princesse de Caboul. N'est-elle point déjà papesse anglicane? Assurément l'Angleterre est un puissant colosse, et sa voix, qui commande aux flots, commande aux hommes. La Russie tremble devant elle.

Peut-être.

Mais que signifient ces miliers de mendiant, de déguenillés et d'affamés? Pourquoi es grèves constantes et désolantes? Et-ce que les métiers et les machines n'ont pas de temps d'arrêt et de chômages? L'Angleterre est-elle aujourd'hui la seule puissance industrielle du monde, et ses produits sont-ils encore sans concurrents et sans rivaux sur les marchés du vieux continent et du nouveau continent? Le prolétariat est sa plaie. Ses classes laborieuses, qui sont les classes malheureuses, sont à la merci du plus grand des mensonges économiques et sociaux: le *salaire*. Car le salaire est encore le signe de la servitude, et là où il règne, dispensant la misère et non le bien-être, il n'y a point de liberté réelle et de fortune publique.

En vérité, pourquoi ces grèves et ces faillites en Angleterre, et si vous avez des millionnaires anglais dont la fortune est colossale, où ne sont point vos misérables et vos pauvres? Votre peuple est de trente millions d'âmes, et vous comptez à peine cent mille propriétaires chez vous. Votre aristocratie de droit d'ainesse est une vieillerie et une iniquité. Vos illustres Pairs de la Haute Chambre, lords comme Dieu, disent un passé qui s'en va. Et ce n'est point l'Ordre de la jarretière, tombant du mollet rond de la comtesse de Salisbury au mollet maigre d'Israëli, qui les sauvera du ridicule et de la mort. Mais est-il bien vrai qu'un mari anglais, en vertu du droit coutumier, puisse encore mettre une corde au cou de sa femme, la traîner au marché de Londres et la vendre?

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente, l'Angleterre est malade, les classes laborieuses sont dans la détresse, et la charité, même en se multipliant, n'est point de force à lutter contre le socialisme qui a faim.

VII.

Et les républiques?

Il n'y en a que quatre: St Marin, Andorre, la Suisse et la France.

Et nous ne savons pas si celle de St. Marin, fondée au VIe. siècle par un tailleur de pierre dalmate, longtemps sous la protection du pape, possède encore 7000 habitants, 60 senateurs et 2 gonfaloniers.

Pour Andorre, il y a longtemps que nous n'avons point entendu parler de son vieux chevrier, bien qu'il existe encore.

Mais la Suisse, parait-il, est présentement la bête noire des empereurs. Guillaume et les autres sont mécontents d'elle. La Suisse est libre, hospitalière et irrévérieuse. De ses sommets orgueilleux, qui sont des montagnes hautaines, elle parle de tout et de tous avec une audace suprême ou insolente. Elle est non seulement une protestante, une libre pensense et une révolutionnaire—ce qui ne peut que déplaire aux rois et aux maîtres—mais encore un nid horrible de réfugies politiques, de socialistes, de communards, de tueurs de Majestés et d'horlogers démocratiques. On y rançonne les touristes anglais, on y raille Rome, et c'est la *Marseillaise* qu'on y chante. Et jugez! Bien que l'Helvétie soit un pays de montagnes, de vallees et de sources, et que les Alpes aient plus d'altitude et de poésie que les Pyrénées, on n'y fait pas le plus petit des miracles, et les pieux pelerins n'en visitent point les rochers et les grottes. Le lieu, cependant, conviendrait pour confondre la libre-pensée, et l'on commence à se fatiguer de Lourdes. Mais le Suisse dit:—Nos Alpes superbes n'ont pas besoin des petites apparitions, de petits miracles et de petits commérages. Si vous voulez voir des magnificences, des splendeurs et de véritables miracles, mais des miracles qui élevent l'âme et la pensée, qui font croire à la puissance du créateur, qui sont des évidences de Dieu dans toute la sublimité des merveilles terrestres et célestes, gravissez-les. Car aux sommets immaculés, ayant sous vos pieds la foudre et les nuages, voyant la France à l'ouest, l'Allemagne à l'est, l'Italie au sud et le monde autour de vous, comme aussi le ciel et l'infini sur vos têtes, vous entendez monter de l'abime, descendre du ciel, venir des quatre points cardinaux de l'immensité une voix qui dira: Je suis la Conception Suprême! Croyez en moi. Travaillez, aimez et soyez libres.

Mais cette voix, comme celle de la Salette, ne vous menacera point dans la maladie des pommes de terre. La Yungfrau des Alpes sublimes, dont la robe est blanche de neiges éblouissantes, ne se prête point aux comédies et aux drôleries d'une fille comme la Marlière.

Le Suisse dit aussi:—Je donne l'hospitalité à tous les hommes et à toutes les idées; je suis la république, la démocratie et la conscience libre; je ne demande rien à personne et ne vends plus mes services de mercenaire aux rois et aux Bourbons; quant à mes montres, je les fais bien, honnêtement et consciencieusement,—et il m'importe peu que les régicides visent Guillaume à la tête, au cœur ou au dos.

VIII.

Salut à la France!

C'est d'elle que Bismark a dit: Elle est féminine.

Et Bismark disait cela au lendemain des victoires allemandes,—des victoires de la surprise, du trois contre un, de l'organisation militaire contre la désorganisation napoléonienne.

Mais s'il le pensait hier, le pense-t-il aujourd'hui? Croit-il aussi que l'Exposition universelle de Paris, où le génie français a conquis l'admiration du monde entier, ne soit qu'une chatterie de femme ou de courtisane?

Cette France, voyez-vous, est rose, souriante, bien portante et admirablement équilibrée. Sa tête, pour n'être point carrée et massive, n'en est pas moins élevée et fière. Son œil a de la lumière. Et ses formes seraient-elles sans grâce, sans élégance et sans force? La France boit du vin, mais ne se soûle pas, a de la religion, mais pas de cagotisme, aime la liberté, mais confond dans un égal mépris le despotisme et la licence. Elle pense haut, aime de même. Son idéal est d'être l'idéal des autres. Dieu l'a marquée de son signe. Et c'est pour cela qu'elle travaille comme jamais nation n'a travaillé dans les temps, pour elle sans doute, pour les autres aussi, mais afin que le vrai, le beau et le juste rayonnent dans une civilisation plus haute et vers des horizons plus vastes. Son œuvre la plus personnelle n'est jamais frappée au coin de l'égoïsme, et ce n'est pas la femme qui domine en elle, frêle et légère, mobile et changeante, mais l'artiste et le héros,—le héros qui fait l'artiste et l'artiste qui fait le héros. Voyez ses pieds, ses mains, ses attaches, sa tête, son œil, et son sourire. S'il n'est pas facile de penser comme elle, il n'est point aisé de parler comme elle. Et le verbe dit la civilisation d'un peuple, ses idées, ses principes, ses sentiments et ses amours. Les amours de la France n'ont point l'aile courte, l'instinct vil et le cœur bas. Ils ne sont pas ceux de la fange et des ténèbres. Ils ont le front dans la clarté. C'est un grand poëte que la France, et un grand prophète. Et si vous avez la simplicité de croire que son histoire, déjà si longue et si glorieuse, est finie ou à son déclin, vous vous trompez. La France, qui est l'aube du monde, après s'être cent fois et mille fois levée sur la terre dans le resplendissement de sa grandeur, vient d'apparaître dans l'aube d'une nouvelle mission. Elle a secoué, seconant ses vieux habits, les rois, les empereurs, les aristocraties, les théocraties et toutes les iniquités des vieux âges. Son nom est désormais république, son titre démocratie, son drapeau liberté. Et rien ne saurait prévaloir contre cela. Ce sont là ses destinées. Et si les destinées de la France sont telles dans l'humanité, dans le progrès et dans l'avenir, comme les rois le craignent, comme les despotismes le redoutent, comme les peuples l'espèrent, vous plairait-il de dire que ce ne sont pas là les destinées du monde, que le jour de la liberté est loin, et que la France n'est point celle qui rayonne et porte courageusement le flambeau devant les autres?

Salut à la France!

CREMATION.

L'Allemagne, elle aussi, s'occupe de la question de crémation.

Et nous voyons, à la date du 30 Novembre, que les autorités bavaroises ont interrogé sur ce point les congrégations catholiques, protestantes et juives.

Car la Bavière, comme le reste de l'Allemagne, est ces trois choses, mais plus spécialement catholique.

Les autorités ont de même interrogé le bureau de santé de Munich, qui est le capitale du royaume.

Car la science et la santé ont bien certainement quelque chose à dire dans la question. On croit même que leur opinion doit primer celle des congrégations religieuses.

Quoi qu'il en soit, les réponses ont été celles-ci:

Les catholiques ne veulent rien